

Extrait n°2 du livre :

Les chemins d'honneur

de

Guy-Louis Anguenot

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.guy-louis-anguenot.fr/>

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle sans le consentement de l'auteur ou ses ayants droits est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Si vous souhaitez demander l'autorisation à l'auteur, vous pouvez le contacter depuis le site.

.../...

Sur la Cote 344, les brancardiers des deux camps travaillent sans relâche pour relever les cadavres de leurs camarades morts entre les lignes. Les brancardiers du premier bataillon du 60e RI et tous ceux de l'unité allemande qui leur fait face. Une bonne cinquantaine d'hommes qui creusent, enfouissent, jettent sur les dépouilles un peu de cette terre dans laquelle ils reposeront et qui, comme un voile posé sur leur dignité, les protégera de tous les prédateurs, amateurs de chair humaine.

Ces hommes, qui ont travaillé côte à côte sous le soleil écrasant, prennent le temps, maintenant, d'observer la féerie des couleurs de son déclin... Il va falloir regagner les tranchées... Alors, sans distinction d'uniforme, ils se serrent la main. Quelques-uns même partagent les dernières gouttes de leur bidon de vin, leurs tablettes de chocolat, leurs cigarettes...

Ils ont, une fois de plus, conscience de vivre la même misère, les mêmes souffrances, les mêmes peurs... D'avoir les mêmes espérances de paix, de bonheur familial auprès de leurs épouses et de leurs enfants. Le même respect de leurs parents... Le même amour de la vie...

Mais comment se le dire, autrement qu'avec des gestes et des sourires ?

Comment franchir le mur des langues ? ... Lever le bâillon des mots ? ...

Comment se parler, s'expliquer, se réconcilier par-dessus la tête de ceux qui décident, de ceux qui commandent, de ceux qui s'enrichissent avec le commerce des armes, quand on ne parle pas la même langue ?

Ils se sentent soudain impuissants, ces hommes de bonne volonté que la guerre fauche chaque jour qui passe. Ils mesurent la petitesse de l'humaine condition, dans la tempête qui souffle sur ce monde...

L'Allemand qui était sorti le premier, vient à Maurice et lui parle en un français parfait, malgré l'accent germanique :

« Camarade, mon nom est Martin. Josef Martin. Ma famille, depuis des générations, est Alsacienne.

— Moi, c'est Maurice. Maurice Marsal... C'est parce que tu es Alsacien que tu parles si bien notre langue ?

— Nous continuons à la parler, en effet, en famille... Mon grand-père qui n'a jamais compris pourquoi la France nous avait abandonnés en 1871, nous l'a toujours dit : garder sa langue c'est tenir la clé de sa liberté...

— Tu sais, Josef, qu'on se bat pour reprendre l'Alsace ? ... Tu pourrais changer de camp !

— Non ! Mon honneur, c'est d'accomplir mon devoir jusqu'au bout, malgré la méfiance des Prussiens et des Bavares à notre égard... Ils savent bien où va notre cœur ! ... Mais moi, Maurice, je suis comme toi, je ne suis pas un guerrier, j'aide les blessés, je relève les morts ! ... Enfin si je suis venu te parler, ce n'est pas pour cela, c'était simplement pour te dire qu'il y a une source entre les lignes. »

Il se retourne, montre en tendant le bras :

« Tu vois, là-bas, à mi-pente, un peu en dessous de la pièce de 77 renversée sur le côté, tu as deux souches déchiquetées proches l'une de l'autre... Tu les vois ? ... Au pied de ces arbres, coule une eau fraîche et pure... Tu verras combien on souffre de la soif ici, dès que revient le soleil... Alors, chaque matin, si vous le voulez, nous irons, chacun à son tour, remplir nos bidons... Sans tirer... Ce sera la trêve de l'eau !

— J'en parlerai au lieutenant Rieu, Josef. Je ne peux pas décider seul, tu t'en doutes bien ?

— En tout cas, moi, demain matin, vers dix heures, quand le soleil commencera à piquer, je sortirai le premier et j'irai vers la source... J'aurai mon brassard de la Croix Rouge et je serai chargé de bidons... Je ne craindrai rien ! ... Voilà ! ... Maintenant, il nous faut regagner nos lignes. Ils n'aiment pas nous voir parler ensemble,

nos chefs... Ce qu'ils veulent, c'est qu'on se haïsse ! Sans haine, en effet, il n'y a plus de guerre...

— Tu es catholique, Josef ?

— Non, protestant ! ... Mais c'est sans importance. Pour moi, ce qui compte, c'est l'humanisme, le respect de l'autre. Et ce chemin-là, on peut le trouver de plusieurs façons... Par la religion, certes, mais tout autant par la libre-pensée... Il y a des hommes de bonne volonté partout, Maurice ! ... Partout ! »

Les hommes doivent maintenant se séparer. Ils regagnent leur ligne lentement, peu pressés de rompre cette paix revenue sur un champ de bataille sans cadavres...

Les dernières lueurs de l'ouest allongent les ombres sur le versant de la Cote 344.

Au créneau, Maurice Marsal et le lieutenant Rieu ont les yeux rivés sur la carcasse renversée du canon de 77 et, au-delà, sur les souches au pied desquelles coule cette source qui est bien signalée sur la carte d'état-major qu'ils viennent de consulter.

« Tant que je commande, Marsal, vous ne risquez rien, dit gravement le lieutenant Rieu. A condition, toutefois, de ne jamais discuter avec l'ennemi... La corvée d'eau, c'est oui ! Par contre, la fraternisation, c'est le conseil de guerre ! ... Je n'y peux rien. C'est le règlement militaire... Mais si le capitaine de Grosville revient, méfiez-vous ! ... Méfiez-vous tous ! Personne ne peut répondre de ses réactions ! ... Vous le savez bien, Marsal ! ... »